

« A propos, il faudra se mettre dans la main l'écriture et la signature du marquis. Il y a des procédés pour cela... Je te les enseignerai.

— C'est bien scabreux, tout cela.

— Pas le moins du monde, de l'audace et du sang-froid, et nous réussissons ! Préfères-tu la mièrre dans ce pays, dans ?

— Oh ! non.

— Alors, allons-y gaiement !

Louis Clermont réfléchit un second.

— Je suis sûr, reprit-il, que le duo te recevra à bras ouverts.

— Pourquoi ?

— Parce que la Marquitta est morte. Tu seras veuf, cependant, touchant, coupé. Ça ira comme sur des roulettes, la nuit approchant.

Louis Clermont considéra l'horizon.

— Comment te sens-tu, à présent ? dit-il brusquement à Cuchillo.

— Mieux, beaucoup mieux ! fit celui-ci.

— Essaye de te lever.

Cuchillo se leva.

— Pourrais-tu te tenir à cheval ?

— Oui, je le crois.

— Et fournir une bonne traite, cette nuit ?

— Je l'essayerai, et je pense que je le puis, si cela est nécessaire, quand même cela me ferait un peu souffrir.

— Eh bien, alors, il faut partir, abandonner le corral, ne pas nous faire piéger derrière, près de ce corps, alors que ton déguisement n'est pas complet.

— Oui, oui... partons ! fit Cuchillo avec empressement.

Ce cadavre le gênait.

Il avait hâte de changer de lieu.

Qu'on le surprit, tel qu'il était, et tout était perdu, d'ailleurs.

— Mangeons, d'abord, fit Louis Clermont.

Ils avalèrent, à la hâte, quelques morceaux de mouton.

Ce repas sommaire terminé, l'assassin du marquis reprit la parole :

— Nous allons suivre la partie la plus déserte du campo, dit-il résolument : ce sera plus long, mais plus sûr.

Il se hâta de seller deux chevaux, enveloppa, d'un dernier coup d'œil, le cadavre que blanchissait la lune montant sur l'horizon, et s'adressant à Cuchillo :

— Allons, monsieur le marquis, en selle !

Celui-ci, appuyé sur le bras de son complice, se hissa sur la monture, avec quelque peine et en poussant quelques gémissements arrachés par la douleur que lui causait sa blessure.

Mais une fois installé, il parut assez solide.

— Pouette cœcher ! cria Louis Clermont.

« Adieu ! la pampa ! Adieu ! la mièrre ! la cêna, le maté et le mouton sans sel !

« En avant les millions et la vie de grand homme !

« Monsieur le marquis, permettez que je vous montre le chemin !

Il éperonna son cheval, et tous deux partirent, soulevant un double nuage de poussière qui, en peu d'instants, disparut à l'horizon sans traces.

Le corps resta seul étendu dans la pose où il était tombé.

Son visage se détachait en blanc, dans l'obscurité flottante.

Mais bientôt un vol lourd se rapprocha de lui, et la chouette

du désert, en décrivant ses orbes lents, appela ses compagnons au festin que le crime et la trahison venaient de leur préparer.

(A CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1886 — (No 364).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ce feuilleton.

LES FORÇATS DE L'AMOUR

PREMIERE PARTIE — VERSAILLES

I

En mois de janvier 1787, par un beau soleil, la foule se pressait autour de la pièce d'eau de Saint-Germain et du grand canal, dans le parc de Versailles. Les patineurs, parmi lesquels se distinguait le célèbre Saint-Georges, faisaient rage et merveille.

Des femmes élégantes, groupées près de la glace, regardaient, critiquaient, rivaient souvent, car les chutes étaient piquantes. Ce plaisir, devenu fort à la mode parce qu'il était du goût de la reine, occupait alors presque toutes les matinales de jeunes femmes et de jeunes gens. Il fallait partir ou aller en traîneau, être le maître et le coupé, comme il faut aujourd'hui se promener au bois de Boulogne. Les modes variaient, mais leur règne ne changeait pas.

Parmi les hommes que chacun remarquait, il n'en trouvait un plus remarquable que les autres. Il disputait à Saint-Georges le prix de l'adresse et de la grâce. Son homme mine n'avait point d'égal. Sa mine simple n'indiquait ni un homme de cour, ni un homme riche ; sa polonoise, d'une étoffe de laine blanche fine, couleur vert d'yeux, était garnie d'une fourrure de petit gris fort pâle et très-étroit ; son chapeau n'avait ni plumes ni garnitures précieuses, et les dentelles de sa chemise ne semblaient ni d'Angleterre, ni de Flandre, ni d'Allemagne.

Pourtant, les femmes s'intéressaient à lui ; elles le suivaient de l'œil et l'applaudissaient. Ses grands yeux d'un bleu d'acier, ses lèvres minces et vermeilles, son nez droit et d'un dessin irréprochable, ses sourcils arqués, et un peu rapprochés du nez, lui donnaient l'air d'élegance et de simplicité. Sa tenue était belle, ses belles formes, se dressaient à chacun de ses mouvements. Il semblait fier de son triomphe et se faisait un plaisir de le prolonger.

Autour de la pièce d'eau, près de la statue du cavalier Bernier, deux jeunes personnes s'appuyaient l'une sur l'autre et regardaient d'un œil avide ce spectacle si varié et toujours nouveau. Toutes deux étaient belles, toutes deux vêtues à la dernière mode et couvertes de fourrures précieuses ; leur mise absolument semblable, plus que le rapport de leurs traits, les faisait reconnaître pour des sœurs.

Derrière elles se tenaient trois laquais en livrée, galonnés sur toutes les coutures. Ils portaient d'autres poches, d'autres palatines, au cas où leurs maîtres se souviendraient de se faire accompagner en traîneau.

— Voyez, voyez, mignonne, dit la plus jeune des deux, voyez comme il a dépassé le cavalier de Saint-Georges ; sa vérité, cet homme est d'une force surprenante.

— Il est très-adroit, en effet, répondit l'autre avec plus de mesure.